Document generated on 06/17/2024 2:57 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Le Huard

Le Barachois, Fides, Montréal, 1963, pp. 19-21.

Number 3, September 1976

Félix-Antoine Savard

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1371ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

(1976). Le Huard / *Le Barachois*, Fides, Montréal, 1963, pp. 19-21. *Lettres québécoises*, (3), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont et Éditions Jumonville, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Félix-Antoine Savard

Le Huard

QUE d'autres, sourds au cri de l'univers, bassement s'agitent, combinent, calculent...

Il fait bon, ce matin, reprendre l'intime sentier: feuillages alternés d'ombre et d'or, ruisseaux qui me parlent intarissablement de leur source; longues montées; pauses rafraîchissantes; et, sur la plus haute montagne, parmi la clairière attentive, ô lac, enfin, te retrouver !

Scène désirable et limpide !

C'est ici, au milieu des forêts orchestrales, qu'il faut voir et entendre le huard exemplaire.

A l'aigle souverain est réservé le privilège de rythmer le sublime dialogue de la terre et du ciel.

Le huard, lui, vole peu.

Aux envolées extrêmes, il préfère l'acte de nager, de connaître et interpréter les rives, et de concerter avec l'écho.

Il a la tête autoritaire, des yeux d'ardents rubis, un cou de velours muant du vert au bleu, un collier de nacre larmé de noir, un superbe manteau pailleté de gouttelettes, qu'il porte avec lenteur parmi les lis, comme s'il sortait d'entre les perles de la mer ou la rosée du matin.

Les lacs les plus sauvages et reclus, les sanctuaires inviolés, les forêts attentives, tels sont les lieux qu'il choisit pour l'exercice de son art, pour le jeu de ses ébats et de ses amours.

A l'aube, dès qu'au profond jardin de l'eau, les mirages ont commencé d'éclore, il quitte ses quenouilles, et procède à maintes ablutions égayées de virevoltes et frissons de délices.

Ainsi, net et pur, il s'avance à l'inspection des rives, à l'inventaire et l'éveil de cette matière lyrique, dormante encore: vieux arbres moroses, massifs confus d'ombres et d'énigmes, buissons, taillis mystérieux d'où, laissant d'elle-même, surprise: diamants, songes et musiques obscures, la nuit vient à peine de fuir.

Il explore. Il navigue, avec grâce, sa parfaite coque de plume; et, d'une palme, de l'autre, il contourne, avec lenteur, et définit la surface à baigner de son chant.

Parfois, il s'arrête, attentif à la rumeur d'une cascade lointaine, au prélude de telle flûte d'oiseau, aux gouttelettes ou notes cristallines que laisse choir une exquise rosée.

Parfois aussi, intrigué par l'insaisissable fiction qui brille, ondule au jeu conjoint de l'aurore et de l'eau, il brise une apparence de verdure, plonge et s'enfonce comme s'il voulait atteindre jusqu'au secret de l'obscure substance.

Puis, il remonte, s'applique à tracer des cercles et des paraboles, à multiplier, autour de lui, de nouvelles épures du décor, des montagnes flottantes, de vertes et vibrantes espèces; ou il s'amuse à faire d'innombrables révérences à son double soleil, au vent qui se lève, à cette simple fleur séduite par la plus belle image d'elle-même et qui vient de choir.

Et, derechef, il se précipite à l'éveil d'autres abîmes, pour émerger, de nouveau, triomphant, vers les lis et la gloire splendide du matin.

Ainsi comblé, il commence cette grande ode instinctive qu'il n'interrompra qu'aux dernières ténèbres. Il prélude par quelques longs cris. On dirait que, voulant vérifier la présence orchestrale, il interpelle, interroge, et qu'à coups de bec exigeants et durs, l'œil superbe et sévère, il s'adresse, autour de lui, à toute substance sonore et responsable.

Puis, joyeusement, il vocalise; et, pareille à cette onde d'images où lui-même il ondoie, sa voix ondule, variant ses rythmes, multipliant ses reprises, cherchant, entre elle et la chose, le cher poème, beau comme le jour, la jeune mélodie profonde et d'accord.

Par endroits, prolongeant ses pauses, il écoute, intrigué, semble-t-il, aux bords trop fermés d'ombres, par ce huard obscur qui chante quand il chante, s'approche, et fuit dès qu'il se tait.

C'est alors, continuel avec l'écho, un dialogue où charmé par cette voix tour à tour semblable et non semblable à la sienne, tantôt il répète ses vains appels, dédiant quand même à l'inconnue la perle et bientôt tout le collier de ses plus pures notes, tantôt, le cœur déçu de l'attente, il replonge, remonte, et, ricaneur, poursuit de ses huées la trop fidèle et fuyante semblance.

Tel, dès l'aube, sur le lac de la plus haute montagne, le huard module et jusqu'au soir.

Lentement, alors, s'effacent les rives, et décroissent les musiques singulières: flûtes, hautbois, cors.

Du sein des ombres poreuses sortent des voix craintives et belles comme le divin silence.

Mais, dans la calme vasque d'or, lorsque le plus pur de toute chose y vient choir et se fondre, c'est l'heure où, central, comblé d'astres et de paix, le huard psalmodie.

Et longtemps, longtemps, au-dessus des ténèbres, dans l'immense, enviable et sereine unité, flotte et chante son cœur mélodieux.

Le Barachois, Fides,
Montréal, 1963, pp. 19-21.